

folio
POLICIER

**MONS
KALLENTOFT
& MARKUS LUTTEMAN**

THRILLER

Bambi

FOLIO POLICIER

Mons Kallentoft
Markus Lutteman

Bambi

Une enquête
de Zack Herry

Traduit du suédois par Hélène Hervieu

Gallimard

Titre original :

BAMBI

© *Mons Kallentoft and Markus Lutteman, 2016.*

Published by arrangement with Nordin Agency, Sweden.

© *Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.*

*Couverture : D'après photos © Mimi Haddon
et PeopleImages / Getty Images.*

Mons Kallentoft et Markus Lutteman, nés respectivement en 1968 et 1973, sont tous deux journalistes et écrivains. Le premier s'est fait connaître en France grâce à la série des « Quatre Saisons », romans policiers mettant en scène l'enquêtrice Malin Fors. Le second est l'auteur de cinq ouvrages, non encore traduits en français – notamment *El Choco* (2007), qui évoque l'histoire de Jonas Andersson, un Suédois emprisonné en Bolivie pour trafic de drogue.

Avec les enquêtes de Zack Herry, le duo construit un cycle de thrillers coups de poing, libres transpositions du mythe grec d'Hercule dans la Stockholm contemporaine.

Qui sauvera les jeunes de la folie et de la mort ?
Qui capturera la biche égarée ?
Qui ne trouvera jamais la paix ?
Notre héros, notre héros, notre héros.

Prologue

Jeudi 8 septembre

L'univers se révolte. Tout n'est que tempête, hurlements. Les bourrasques de vent, le grondement de la moto. La mort qui cherche à lui cisail-ler les jambes.

Le monde est un mur qui se dresse contre le corps de Zack, dense et glacial dans la nuit noire. Comme s'il tentait de l'arrêter, de l'empêcher de s'envoler.

Des deux côtés de la route étroite qui traverse la forêt les arbres défilent, hauts et flous.

Zack jette un regard dans le rétroviseur, ne voit plus de phares derrière lui. Peut-être a-t-il malgré tout réussi à semer la voiture.

Le compteur de vitesse indique cent quarante-cinq kilomètres à l'heure.

Cent cinquante, cent soixante.

Il irait encore plus vite s'il n'y avait pas tous ces virages et le bitume rendu glissant à cause de l'humidité de la nuit. Par deux fois déjà, il a failli

perdre le contrôle et s'écraser contre un arbre. Comme les insectes contre sa visière.

Le paysage se dégage sur sa gauche. Il aperçoit confusément les lumières de quelques maisons au loin.

Il se retourne, descend à cent dix.

La forêt sombre l'enveloppe de nouveau, peuplée de dieux impatients.

Les quatre phares éblouissants d'un énorme grumier caressent la crête devant lui, inondent la chaussée.

Le camion le croise et Zack ralentit encore, se recroqueville pour diminuer la surface touchée de plein fouet par l'appel d'air.

Tout est silencieux à présent.

Il entend son souffle haletant. Tente de le calmer. Prend le temps d'inspirer plus profondément.

Soudain les arbres sur le bas-côté s'éclairent, la forêt se remplit d'ombres fuyantes.

Il lance un coup d'œil derrière lui. Les phares de la voiture se rapprochent.

Merde.

Il met les gaz. Le moteur de sa Suzuki Hayabusa rugit et le vent s'engouffre dans sa veste.

C'est moi qui devrais les prendre en chasse. Pas l'inverse.

Quelque chose siffle contre son casque. Puis il entend la détonation.

Quelqu'un dans la voiture lui tire dessus.

D'autres sifflements, d'autres coups de feu.

La route monte et descend, tout en virages. De nouveau, une côte abrupte. Il accélère dès

l'amorce de la pente, sans avoir la moindre idée de ce qui l'attend en haut. Mais il prend le risque.

La moto décolle du sol un instant en arrivant au sommet. La descente à présent, tout aussi raide. Avec un virage serré à droite. Zack se penche dangereusement. Son genou frôle le bitume.

La lumière des phares se fait de plus en plus intense. Plus proche.

Nouveau virage. Dans l'autre direction. Encore plus serré.

Putain.

Zack essaie de braquer vers la droite et de réduire sa vitesse. Le gravier du bas-côté jaillit sous les roues et une branche basse heurte violemment son casque, mais il parvient à se maintenir sur la moto.

Les arbres sont beaucoup trop près.

Il se cramponne aux poignées de toutes ses forces, dirige le guidon à gauche, mais dérape sur le gravier.

Je meurs maintenant.

Des arbres partout.

Ça va trop vite.

Quelque chose fait éclater la roue avant. Zack est désarçonné, éjecté de sa moto.

Tout semble se dérouler au ralenti. Il sent le parfum entêtant des résineux et du bois en décomposition, voit ses bras tourner dans les airs, la terre qui se rapproche.

Il se replie sur lui-même, rentre le menton contre sa poitrine.

Les épaules encaissent le premier choc. Il roule,

fait plusieurs culbutes, et heurte quelque chose de grand.

Un silence de mort.

Zack est maintenant allongé sur le dos. Avec l'impression que la cime des arbres se penche sur lui dans l'obscurité de la nuit, pour l'engloutir vivant.

Il essaie de bouger. Son bras droit est bloqué, coincé sous un enchevêtrement de racines. Il le dégage et le plie prudemment. La douleur est fulgurante, mais rien n'est cassé.

Une portière claque près de lui. Très près.

La voiture s'est arrêtée sur le bas-côté. Il lève les yeux et distingue une silhouette qui passe devant le faisceau des phares pour scruter la forêt.

Impossible de dire si c'est un homme ou une femme.

La personne est immobile, la tête haute, tel un animal se fiant à son odorat.

Une lampe de poche s'allume.

Éclaire les arbres.

Dans sa direction.

Précisément dans sa direction.

Sa main se porte vers sa hanche et tâtonne pour prendre son Sig Sauer.

Merde.

Il est dans l'armoire de sûreté au commissariat.

Est-ce maintenant qu'arrive la balle qui va me tuer ?

Chaque cellule de son corps proteste.

Je ne vais pas mourir, je n'ai pas le droit de mourir.

Zack se jette par-dessus des racines et se cogne durement contre un tronc. Des piques de glace l'élancent dans l'épaule. Quelque chose s'est cassé.

Il entend une détonation, de la terre et des bouts de racines pleuvent sur lui.

Il se lève, court. Manque de heurter un arbre.

Il ne voit rien avec ce foutu casque.

Il déverrouille l'attache de la jugulaire, le retire avec peine et le jette sur le côté.

Un nouveau coup de feu est tiré. La balle siffle près de son épaule droite.

Il prend une autre direction, lève les bras pour se protéger des branches sèches des sapins.

Vite.

Ne plus être dans le faisceau de la lampe de poche. Retrouver enfin l'obscurité.

Il trébuche, reste accroché à quelque chose.

Des poinçons aiguisés s'enfoncent dans son ventre.

Du fil barbelé.

Il se relève, essaie de se dégager. Il parvient à détacher son sweater, mais son jean lui aussi est coincé.

Il y a deux rangs de barbelés, comme dans un ancien enclos. Il rampe entre les deux, reste coincé à celui du bas. Donne des coups de pied, se débat. Il fait beaucoup trop de bruit, mais réussit à se libérer.

Il devine quelque chose du coin de l'œil et tourne la tête.

Son poursuivant n'est qu'à une dizaine de mètres.

C'est impossible, pense-t-il.

J'ai couru si vite.

Zack rampe sur le dos.

L'individu s'approche, s'arrête près des barbelés.

Zack continue à reculer, mais ses muscles lui obéissent à peine.

La personne qui veut le tuer fait un pas en arrière et enjambe facilement la clôture.

Comment en est-on arrivé là ?

À quelques mètres de lui, le bras se lève encore une fois.

Le bras armé du pistolet.

La lampe de poche est rallumée. La lumière est dirigée droit dans ses yeux, elle l'éblouit comme une cible dans une pièce obscure.

À cette distance, personne ne peut le manquer.

C'est la fin, maintenant.

Zack ferme les yeux.

Au fond, c'est normal, pense-t-il.

Je ne mérite pas mieux.

1

Vendredi 24 juin, nuit de la Saint-Jean (quelques semaines auparavant)

Une douce lumière d'après-midi pénètre par les hautes fenêtres et semble flotter sur le tapis persan du salon, avant de se prolonger sur le parquet centenaire, les boiseries jaunes des murs et le poêle en faïence ouvragée.

Olympia Karlsson se tient devant un grand miroir, et passe ses longs doigts fins dans ses cheveux gris clair, coupés au carré.

Elle aime mieux son miroir maintenant, après son accès de fureur de l'hiver précédent qui a projeté des éclats sur le sol, tels des flocons de neige.

L'artisan voulait changer le verre, mais Olympia a insisté pour qu'il soit réparé.

La beauté peut être approfondie par les cicatrices de l'expérience.

C'est du bon travail, les fissures sont presque invisibles. Pourtant, elles modifient subtilement son visage, conférant à ses traits durs quelque

chose d'indéfinissable. Faisant sourdre un désir qu'elle sait avoir en elle, mais qu'elle ne montre jamais à l'extérieur.

Qu'est-ce qui me manque tant ? se demande-t-elle parfois, sans trouver d'autres réponses que des banalités, comme la présence de quelqu'un... Ou l'amour, l'illusion des illusions. Elle déteste ce que ce sentiment a fait d'elle. Ce qu'il lui a fait faire. Mieux vaut prétendre que ça n'existe pas.

Elle recule d'un pas, se met de profil, et vérifie que la veste de son tailleur noir tombe comme il faut dans le dos. Elle tire un peu sur sa jupe, remonte son collant noir et admire les semelles rouges de ses Louboutin.

Elle se dirige vers son bureau en regardant les huit écrans suspendus au mur sur deux rangées.

Reuters, Bloomberg, cours des Bourses, différentes chaînes d'information internationales. Sur CNN, la vignette « Breaking News » laisse place à des images *live*, vacillantes, d'un hélicoptère américain qui s'est écrasé en Syrie. La BBC montre une séquence sur un homme d'affaires russe retrouvé assassiné à Londres. Et, sur un troisième écran, Donald Trump dans le sud du Texas, qui lève un poing menaçant en direction du Mexique.

Olympia le regarde avec un petit rire indulgent.

Le besoin d'être admiré ne doit jamais prévaloir sur les affaires. Les empires vont et viennent, mais l'argent demeure.

Elle glisse la main sous le bureau, débloque un verrou et fait glisser un plan de travail dissimulé,

qui repose sur de minces tiges d'acier. Il est recouvert d'une feutrine grise, presque entièrement tapissée de photos et de coupures de presse, qu'Olympia parcourt des yeux. Sur tous les clichés et dans tous les articles figure Zack Herry, inspecteur de police à Stockholm, âgé de vingt-huit ans.

Un article en pleine page d'*Aftonbladet* montre une grande photo de Zack tenant un jeune adolescent blessé dans les bras, avec pour légende : « Le garçon sauvé des griffes de l'homme-lion. » Une photo de Zack en uniforme. Une photo volée de Zack et de la fille de ses voisins, Ester Nilsson, prise à la dérobée par la fenêtre d'un café. Une mauvaise photo pixellisée de Zack main dans la main avec sa petite amie, Mera Leosson, consultante en relations publiques. Un article du mois d'avril de l'année en cours, au sujet de Zack et de sa collègue, Deniz Akin, qui ont arrêté les braqueurs de transports de fonds les plus recherchés de Suède. Puis deux photos floues de Zack dansant dans une boîte de nuit avec une femme à la chevelure sombre.

En entendant s'ouvrir la lourde porte de chêne, Olympia repousse rapidement le plan de travail sous le bureau.

Son fils Peter entre dans le bureau. À trente ans, il a l'air d'en avoir quarante. Au moins. Sous la veste marron, déboutonnée, ses épaules frêles se prolongent par un cou étroit, et le tissu bleu ciel de sa chemise est tendu par son ventre bedonnant.

Son visage aurait été encadré par de beaux

cheveux bouclés, eût-il arrêté de se les faire couper si court, une fois par semaine, ce qui lui faisait cette coiffure insipide.

Elle sait qu'il a le béguin pour sa styliste, une nullité à seins siliconés du salon de Sturegallerian. Peut-être est-il vraiment tombé amoureux d'elle ? Si au moins il pouvait être capable d'éprouver un sentiment qui pût ressembler à une passion...

« Bonjour, Mère », dit-il.

Même sa voix est faible et incertaine. Sans conviction, et fuyante à l'image de son menton.

Ce n'est que dans ses yeux bleus que se loge sa force.

Olympia fait signe à Peter de prendre place dans le canapé en cuir rouge près de la fenêtre.

Il s'affale parmi les coussins et sort immédiatement son téléphone.

Pas du tout pour surveiller les affaires, se dit Olympia, mais plutôt pour regarder des photos de ses amis faisant la fête, ou pour jouer.

Jouer.

Combien de temps y consacre-t-il tous les jours ? La porte s'ouvre à nouveau, avec beaucoup plus de précaution cette fois-ci, et une jeune femme aux longues jambes fines et aux cheveux noirs de jais entre dans la pièce.

Elle porte un jean usé et un T-shirt blanc délavé. Ongles au naturel, pieds nus.

« Bonjour, Olympia », dit-elle.

Toujours Olympia. Jamais « Mère ».

Et Olympia apprécie la distance ainsi marquée. Que Hebe ait ses propres idées sur sa vie,

contrairement à son frère, rend tout beaucoup plus intéressant.

Surtout à présent qu'elle a l'intention de l'entraîner dans un jeu sophistiqué.

Olympia sourit à Hebe. Observe le visage de sa fille, dont les traits semblent avoir été modelés par un dieu généreux.

Comme si la nature avait pris le meilleur de moi-même, et le meilleur de son père, pour former un tout encore plus grand que la somme des parties. Il est des choses que même moi je ne peux pas contrôler. Quand bien même nous ferions des avancées intéressantes dans mon entreprise de modification des gènes.

« Bonjour, Hebe », répond-elle.

Hebe salue Peter, lui fait la bise et s'assied à côté de lui sur le canapé.

Olympia s'installe en face d'eux, sur un fauteuil de style gustavien aux pieds légèrement courbés, et laisse glisser son regard par la fenêtre, sur les trois sculptures en bronze modelées d'après le *David* de Michel-Ange, qui se détachent sur les eaux scintillantes du Stora Värtan en arrière-plan. Puis elle tourne de nouveau les yeux vers ses enfants, et leur tend à chacun un dossier vert olive.

« Ce ne sera qu'une brève réunion aujourd'hui, annonce-t-elle. C'est quand même la Saint-Jean. Peter, dans ton dossier, tu trouveras ce que tu as besoin de savoir pour compléter le rapport qui doit être présenté concernant l'acquisition prévue en Espagne. Y compris les chiffres non encore officiels de la société pour le dernier trimestre.

N'oublie pas de me faire parvenir une version PDF du rapport dans ma boîte mail d'ici lundi treize heures. »

Peter acquiesce, ouvre le dossier et feuillette les documents.

« Hebe, ton voyage en Inde approche. Je veux que tu établisses un contact avec les deux personnes dont j'ai compilé les profils dans ton dossier. Elles sont prêtes pour une conversation à trois via Skype à onze heures. »

Olympia marque une pause, s'imagine le plan de travail devant elle. Elle se sent confiante pour ses prochains coups.

« Et mets un chemisier blanc. Boutonne-le jusqu'au cou.

— D'accord.

— C'est tout. Envoyez-moi un petit rapport par mail sur l'avancement avant de vous déconnecter. »

Peter et Hebe se lèvent et se dirigent vers la porte.

« Et Peter ! » appelle Olympia.

Son fils se retourne. Son regard est anxieux, comme s'il devinait ce qui va lui arriver.

« Oui ?

— Fais en sorte que le rapport soit relu cette fois-ci. »

Elle voit le rouge lui monter aux joues, avant qu'il ne se retourne pour refermer la porte derrière sa sœur et lui.

C'était pénible de lire l'anglais mal orthographié de son précédent rapport. Elle imagine trop

bien la réaction des Japonais ou des Allemands s'il était tombé entre leurs mains. Ils auraient perdu tout respect pour quelqu'un qui néglige ces détails.

Olympia sort à nouveau le plan de travail secret.

Elle saisit la photo de Zack avec la jeune femme aux cheveux foncés – sa fille. Ils se tiennent tout près l'un de l'autre sur la piste de danse, une cuisse de Zack glissée entre celles de Hebe, les mains autour de sa taille.

Elle tient la photo comme pour la déchirer en son milieu, comme pour les séparer l'un de l'autre.

Mais elle se ravise et repose le cliché sur le bureau. Elle l'examine avec attention, le caresse doucement, comme fait le soleil sur les boiseries derrière elle.

S'il se penchait un peu plus sur sa chaise, Zack verrait l'eau parsemée d'or de Nybroviken, et le soleil couchant embraser des flammèches dans les fenêtres des maisons anciennes de Skeppsbron.

Mais au contraire, il se retourne en direction de la cuisine du nouvel appartement de Mera, dans la Skeppargatan. Elle dresse sur un plateau les harengs et le fromage de Västerbotten.

La Saint-Jean.

Juste tous les deux sur sa terrasse.

Exactement comme il en avait envie.

La soirée qui se transforme lentement en nuit est tiède, et Zack prend une gorgée d'eau minérale. Il ne veut rien boire d'alcoolisé, il a réussi à rester clean depuis un certain temps. Il désire garder ses forces, prévoit de sortir tôt le lendemain matin pour monter en courant la côte de Hammarbybacken.

Les yeux de Mera sont noirs dans le contre-jour, ses cheveux s'étalent comme de la soie fine sur ses épaules nues.

Ce printemps, il l'a laissée percer sa carapace.

Il a osé le faire.

Il a accepté d'admettre à quel point elle compte pour lui.

C'était une conséquence de son combat contre la drogue. Ce rude combat qu'il avait livré à la fin de l'hiver.

Il avait lutté en silence et dans la solitude, il ne voulait pas que Mera sache qu'il était tombé aussi bas. Mais elle avait remarqué qu'il se sentait mieux, et qu'il était devenu plus présent.

Jusqu'alors, leur relation aurait aussi bien pu s'arrêter que se renforcer, mais ils ont décidé de se donner une véritable chance.

Ils n'en ont pas parlé entre eux. Tous deux le ressentent ainsi. Ils diminuent leurs heures supplémentaires, font ensemble des choses qu'ils ne faisaient plus depuis longtemps.

Mera pose un plateau sur la table. De la bière et un peu d'alcool plus fort pour elle.

Elle lui dépose un baiser léger sur le front puis disparaît à nouveau à l'intérieur, sa robe en coton blanc volette d'un côté à l'autre comme prise dans le vent.

« Joyeux solstice d'été », murmure-t-il derrière elle, avant de voir le petit paquet sur le plateau, enveloppé dans du papier d'or, avec un ruban d'argent noué en rosette.

Assises sur un rocher au bord de l'eau, Isa Nehf et Madelene Dahlén contemplent la mer calme de l'archipel.

Juste sous leurs pieds, des vagues presque

imperceptibles, où se reflètent des traînées de nuages roses, caressent la pierre.

« C'est incroyable, dit Isa en sortant le paquet de cigarettes de son sac à main rose Michael Kors. Il est onze heures du soir et il fait presque clair comme en plein jour. Ah, si seulement ça pouvait être comme ça tout le temps... »

Une marguerite dépasse de la couronne de fleurs posée sur ses cheveux blonds. Madelene la glisse doucement avec les autres, remet sa propre couronne en équilibre et se love près de son amie, en s'enveloppant du même plaid, s'assurant de bien recouvrir leurs épaules que leurs robes d'été laissent nues.

« T'en veux une ? »

Isa tend le paquet de cigarettes à Madelene, effleurant ses cheveux roux défaits.

« Oui, merci. »

Isa allume les deux cigarettes, qu'elles fument en silence. Elles vérifient leurs messages sur Instagram, puis Madelene montre une vidéo sur Snapchat qu'une connaissance commune lui a postée, concernant la fête de la Saint-Jean dans son manoir familial du Södermanland.

« Ça a l'air drôlement coincé, dit Isa. Mais elle a l'air heureux. Tout est mieux qu'à Lundsberg, je suppose.

— Je n'aurais pas voulu être ailleurs qu'ici », dit Madelene en tendant la main pour attraper la bouteille de champagne à côté d'elle.

Elle boit une gorgée et regarde l'étiquette. Bollinger.

« Au pensionnat, dit-elle, les élèves s'ennuient tellement là-haut dans la forêt qu'elles jouent à se brûler avec un fer à repasser. »

Ça les fait rire.

« Pas de danger que ça nous arrive, dit Madelene.

— Non, ça jamais », dit Isa, puis elles rient de nouveau et s'allument une autre cigarette.

En entendant les garçons arriver, Isa rajuste la couronne dans ses cheveux et se retourne.

Theo Stranddahl marche en tête. Il porte un plateau d'argent devant lui. Hugo Löfwencrantz est sur ses talons, une bouteille dans une main et des flûtes dans l'autre.

Isa sait que Theo a volé le champagne dans la cave de son père. Il doit y avoir des milliers de bouteilles là-dedans, alors il ne remarquera rien.

C'est ce qu'elle aime chez Theo : il se fout de ce que les autres pensent et n'en fait qu'à sa tête. Il ose faire des choses pour de vrai, des choses même un peu limite. Les autres ont finalement l'air de lâches à côté de lui.

Theo pose le plateau avec six coupelles en céramique vernissée. Il en prend deux, qu'il tend à Isa et Madelene.

« Un peu de calories, dit-il. Pour remplumer vos culs maigrichons et pour tenir l'alcool.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Madelene.

— De la panacotta avec des framboises suédoises.

— Des framboises suédoises, déjà ? dit Isa en écrasant son mégot.

— En tout cas c'est ce qu'ils ont prétendu à l'Östermalmskällan », répond Theo.

Hugo enlève le fil d'acier autour du bouchon de la nouvelle bouteille de champagne.

« Mange et tais-toi, dit-il.

— Fais gaffe à ne pas te prendre le bouchon dans l'œil, dit Madelene. Ça arrive souvent aux petits garçons.

— C'est mon père qui a acheté le hareng que nous mangeons ce soir, explique Theo. Il n'est pas aussi mauvais que le *Dagens Industri* le prétend. Et il nous a laissés emprunter son bateau. »

Hugo tord le fil d'acier entre ses doigts, le balance dans l'eau et jette un coup d'œil au grand yacht à moteur dont la coque effilée se reflète sur la sombre surface de l'eau.

Zack finit son verre d'eau minérale, pose un bras sur la rambarde en fer forgé de la terrasse, et se cale de nouveau dans sa chaise en teck. Il profite de la tranquillité qui règne là, sur les toits.

Ils ont dégusté le hareng, la soirée se fait un peu plus fraîche, et Mera finit par dire en souriant :

« Tu n'es pas curieux de savoir ce qu'il y a dans le paquet ? »

Il n'en a pas parlé pendant le repas et Mera n'a rien dit non plus.

De la rue en bas, on entend des enfants qui lancent des pétards et, d'un bateau près du ponton, des gens braillent des chansons à boire.

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demande-t-il sans même chercher à deviner.

— Tu n’as qu’à l’ouvrir. »

Elle semble nerveuse.

Zack prend le paquet qui ne pèse rien, et il regarde Mera dont les doigts tambourinent sur la table. Elle ne fait jamais ça, qu’est-ce qui lui arrive ?

Il se doute de la réponse, mais ne sait pas ce qu’il devrait ressentir.

Son premier mouvement serait peut-être de prendre la fuite... Il reste, avec l’envie de profiter de ce qui se passe.

Il peut lire l’attente dans ses yeux.

« Ouvre-le, maintenant, dit-elle. »

« Où sont passés Ebba et Axel ? » demande Isa en prenant une dernière cuillerée de panacotta.

Theo et Hugo se regardent.

Theo tient fermement le bouchon de champagne dans une main et commence à tourner la bouteille avec l’autre. C’est la troisième de la soirée.

« Je ne sais pas, dit Theo. Ils doivent être occupés ailleurs.

— Tiens donc ! » dit Madelene dans un sourire, tout en haussant ses sourcils soulignés au crayon.

Le bouchon saute. Theo remplit les quatre flûtes, rend les leurs à Hugo et à Madelene, puis s’installe à côté d’Isa en lui tendant la sienne.

« C’est Père qui régale. »

Isa prend sa main et la serre un peu trop fort.

« T’as apporté autre chose que des bulles ? demande-t-elle.

— Tu me prends pour qui ? »

Zack dénoue le ruban autour du cadeau, en se faisant des reproches. Les choses n'auraient pas dû se passer ainsi. C'est lui qui aurait dû venir avec un paquet.

Une occasion parfaite pour se mettre à genoux devant Mera.

Il aurait voulu reposer le paquet sur le plateau, laisser le contenu caché pendant encore un moment, mais il se rend compte que c'est trop tard.

« C'est ce à quoi je pense ?

— Tu penses à quoi ? »

Mera rit, et au lieu de se pencher vers elle pour lui caresser la joue, il tâtonne, déchire le papier avec des gestes gauches, et se sent affreusement mal à l'aise. Indigne de cette situation.

Mera dit en le regardant :

« Ce n'est pas grave. Tout le monde ne peut pas avoir des mains de couturière. »

Puis elle glousse nerveusement.

Le papier d'or tombe sur le sol de la terrasse.

Zack se retrouve avec une petite boîte carrée dans la main.

Il est prêt.

Ils sont prêts.

Je l'aime, pense-t-il.

Je t'aime, Mera Leosson.

Puis il soulève lentement le couvercle de la boîte.

Sur la petite île, ils n'arrêtent pas de boire, de rire et de danser sous un ciel de juin qui repousse les ténèbres de la nuit.

Des flûtes à champagne éparpillées sur les rochers. Des bouteilles de bière, des verres de vin. De la panacotta renversée.

Une épaisse planche à découper avec plusieurs fromages presque intacts et trois sortes de crackers, abandonnée sur une table pliante. Dessous, des couteaux en plastique tombés de leur emballage.

En manches de chemise, Theo danse pieds nus sous un ciel voilé de rose.

On devrait toujours vivre comme ça, pense-t-il. Vivre dans l'instant présent, profiter de tout ce que la vie peut nous offrir. Fuck it. Personne ne me dira ce qui est bien ou mal.

Et bien sûr qu'il a apporté autre chose que des bulles à ses amis cette nuit.

Il danse en direction du bateau et monte à bord. Dans son sac, il prend un petit étui en métal qu'il glisse dans sa poche de pantalon.

Sur le chemin du retour, il voit Axel Hultqvist un peu à l'écart des autres, derrière des buissons de genévrier balayés par le vent. Il a glissé la moitié du bras dans son jean blanc et se gratte la cuisse.

« Qu'est-ce que tu fous ? » demande Theo.

Axel le regarde et ricane.

« Il y avait des fourmis dans l'herbe où Ebba et moi étions couchés pour... pour regarder les fleurs.

— J'espère faire la même chose avec Isa plus tard.

— N'espère pas trop.

— Je compte sur ça, répond-il en lui montrant l'étui. Distribution gratuite. »

Axel se marre. Ils naviguent entre les verres sur les rochers, et voient Isa se diriger vers l'enceinte pour choisir un autre morceau dans la playlist de son téléphone portable. Les basses d'*Indestructible* de Robyn remplissent l'air, c'est de la pure nostalgie et les amis recommencent à danser. Chantent chaque refrain. *Hands up in the air like we don't care*. Madelene jette sa couronne de fleurs fanées à l'eau et libère ses longs cheveux, tandis que sa mince robe d'été virevolte dans la nuit claire.

Theo ramasse un verre par terre, le remplit de vin d'une bouteille à moitié vide et ouvre l'étui. Six comprimés roses à l'intérieur. Il en distribue un à chacun. Ils lui sourient, car ils savent qu'il leur apporte toujours de la qualité. Il les laisse avaler le comprimé avec du champagne. En prend un lui-même, puis s'assied pour regarder ses amis.

Fuck it.

C'est comme ça que tout devrait être. Laisser venir ce qui doit arriver.

Zack soulève le couvercle avec précaution, conscient de ce qui se joue en cet instant.

Le ciel est à présent d'un bleu profond. Mera lui tend la main par-dessus la table.

Il entremêle ses doigts à ceux de la jeune femme.

L'écrin contient un large anneau aux reflets argentés qui scintille comme s'il captait toute la luminosité de cette nuit d'été. Mera serre sa main très fort.

« Je veux fonder une famille avec toi, Zack. »

Il la regarde, puis pose de nouveau les yeux sur la bague. Il lui faut une éternité, lui semble-t-il, pour réellement faire la connexion entre les mots et l'anneau dans la boîte.

Depuis le bateau en contrebas, des voix entonnent la chanson à boire *Helan gâr*.

Elle veut m'épouser ?

Elle veut que je sois le père de ses enfants ?

Moi qui ne sais même pas qui je suis...

Il baisse les yeux sur leurs doigts entremêlés.

Il regarde Mera.

Je ne suis pas mon histoire.

Je peux créer ma propre vie.

Je peux être un bon mari, un bon père.

J'en ai envie.

Il tend son autre main pour prendre l'anneau. Il est lourd. Puissant.

De l'or blanc, songe-t-il. Mera ne se contenterait jamais d'argent. Il lâche sa main, enfile difficilement l'anneau qui se met en place pour toujours.

Mera ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais se ravise et l'attire vers elle pour l'embrasser.

À présent, la musique envahit tout. Les jambes bougent plus vite, les corps sont plus excités. Hugo est à genoux, secouant le torse de haut en bas, de droite à gauche. Isa a les bras en l'air, des larmes coulent le long de ses joues. Madelene, les pieds nus, saute partout, renverse un verre, piétine les éclats. Mais elle ne ressent rien et continue de

danser. Les mouvements d'Ebba Langer suivent le rythme.

Theo reste au milieu. Il regarde ses mains et se rend compte qu'il peut diriger le monde entier avec elles. Il les lève devant lui et le volume de la musique augmente. Ensuite, il les abaisse lentement vers le sol jusqu'à ce que tout redevienne silencieux. Jusqu'à ce qu'il n'entende plus que le souffle de ses amis. Il ressent leur désir comme un nuage invisible qui les enveloppe.

Il peut respirer leur désir.

Leur désir de sang.

Zack et Mera sont assis tout près l'un de l'autre, regardant le ciel de la Saint-Jean qui annonce déjà l'aube. Un grand plaid en cachemire réchauffe leurs corps.

Ils ne disent rien, Zack sent l'anneau autour de son doigt. Il le comprime un peu, et pourtant il semble absolument fait pour lui. Du bout de l'index, il suit la courbe de l'anneau de Mera. Exactement pareil au sien. Il ferme les yeux, prend une grande inspiration et se dit :

À présent, je vais pouvoir me poser.

Tout va bien se passer.

Pour toujours.

Madelene prend la main d'Isa. S'assied en face d'elle sur le rocher, lui met la grosse couverture polaire autour des épaules.

« Regarde le sang », dit-elle doucement en se passant le doigt sur la plante du pied, avant de

remonter sur le mollet. Une longue traînée rouge se dessine sur la peau.

« Il faut que ça saigne, tu comprends. Ça doit être comme ça. »

Isa hoche la tête. Murmure un « oui ».

Elle lèche le sang du pied de Madelene, remonte vers son visage, puis l'embrasse, mord sa lèvre jusqu'à ce que la peau cède. Les hurlements d'Hugo ne les dérangent pas. Car son monde n'est pas le leur.

Theo regarde Hugo qui a ramassé un couteau en plastique et commence à se trancher la gorge. Il sourit à son ami et sent une vague de chaleur dans sa poitrine. Il voudrait hurler : *Je t'aime pour toujours !*

Finalement, il prend un autre couteau en plastique du sachet et le tend à Axel.

« Ils sont efficaces contre les fourmis », dit-il.

Axel enlace Theo, l'embrasse sur la bouche, laisse sa langue rencontrer la sienne et entreprend de défaire la boucle de ceinture de son jean.

Il enlève ses chaussures, les pose à côté de lui, se laisse tomber lourdement par terre et essaie avec calme et méthode de s'enfoncer le couteau dans la cuisse.

Theo se demande s'il faut aider son ami. Mais l'obscurité fonce à présent sur eux ; elle s'abat comme un torrent qui balaie tout le reste.

Ça part en vrille.

Il le réalise maintenant, dans une ultime lueur de conscience. Il faut qu'ils s'en aillent, tous. Loin de toutes ces créatures maléfiques.

La mer rougeoie autour d'eux.

La roche tremble.

Il regarde ses mains, noires, puantes. Ce ne sont pas ses mains. Quelqu'un d'autre a pris le contrôle de son corps.

Il doit tuer l'intrus. L'anéantir avant qu'il ne soit trop tard. Avant que l'amour ne soit sali, avili.

Il lève son visage contre le ciel brûlant et s'enfonce le couteau, de toutes ses forces, dans le cou.

À quelques mètres de là, sur un rocher juste au-dessus de la surface de l'eau, Madelene assise contre Isa triture l'éclat de verre fiché dans son pied.

Lentement, elle l'extraite, y lèche le sang.

Elle caresse la joue d'Isa, puis se saisit fermement de son menton.

« Pour être réellement clairvoyant, il faut se libérer des fausses impressions de nos sens qui nous induisent en erreur », dit Madelene d'une voix douce.

Délicatement, elle introduit l'éclat de verre dans l'œil droit d'Isa.

Cette dernière, parfaitement immobile, se laisse faire. Si reconnaissante d'avoir une amie comme Madelene.

Bientôt, ce sera à son tour d'aider sa meilleure amie à y voir plus clair.

Samedi 25 juin,
jour de la Saint-Jean

Zack est penché en avant, les mains sur les cuisses, et halète. Le tissu délavé et élimé de son pantalon de jogging est doux contre ses paumes. La sueur a laissé sur son T-shirt gris des taches plus sombres le long de son dos, et ses boucles blondes humides lui collent au front.

Il fait tourner l'anneau. Trouve qu'il gêne les autres doigts.

Il aurait peut-être dû l'enlever le matin ? Ou faut-il le porter en permanence ?

Au départ, il voulait rester à la maison avec Mera, il avait mauvaise conscience de quitter le lit si tôt, mais elle l'avait persuadé d'y aller :

« Nous avons toute la journée pour être de jeunes fiancés. »

Il regarde sa montre. Sept heures et demie. Cela lui laisse le temps de s'entraîner et de faire trois sprints en côte, avant de rentrer prendre

une douche chez Mera et être prêt à partir à neuf heures.

Elle lui a préparé une surprise aujourd'hui. Il parie que ce sera un pique-nique en bord de mer pour célébrer leurs fiançailles, et l'idée lui plaît. Cela lui donne un coup de fouet pour piquer un dernier sprint.

Il se redresse, étire son dos. Une brise fraîche souffle de l'archipel et le soleil, déjà haut dans le ciel d'un bleu glacier, réchauffe son visage et sèche l'humidité sur la peau de ses bras.

Il repousse les cheveux de son front et embrasse la vue à partir du sommet de la colline de Hammarby, une ancienne décharge transformée en piste de ski.

Stockholm s'étale, splendide, à ses pieds. Une ville belle, mais sale sous la surface, à l'instar de la colline où il se trouve.

Le lac de Hammarby reflète le soleil qui filtre entre les maisons blanches de Sjöstad. Derrière le lac s'étend l'immense poumon vert du parc de Nacka.

Il tourne son regard vers l'ouest, aperçoit le Globe qui émerge de la brume tel un vaisseau spatial échoué, ainsi que les grues de couleur orange qui se dressent parmi les cheminées au sud du port de Hammarby.

Tant de nouvelles constructions. Tant d'argent investi.

Stockholm va bien.

Et moi aussi.

Zack replie sa jambe droite et attrape sa cheville des deux mains pour étirer sa cuisse.

Cela fait presque cinq mois qu'il est abstinent. Il a fêté les cent jours au début de mai. Avec Abdula, même si ça peut paraître surprenant.

Abdula venait de rentrer de Thaïlande où il s'était mis au vert suite à un règlement de comptes sanglant avec la bande afghane de Husby. Ils sont allés faire la fête au kebab et ont trinqué au Coca-Cola.

Le policier et le dealer.

Bizarre, au fond. Mais Zack ne se voyait pas fêter ça avec quelqu'un d'autre. Abdula est le seul à vraiment comprendre jusqu'où il avait plongé et l'effort qu'il a dû fournir pour se relever.

Des voix lui parviennent dans le vent et il aperçoit un groupe de garçons et de filles en joggings colorés, en cercle dans la partie plus plane de la colline, qui font des exercices d'assouplissement.

Zack se croyait le seul à vouloir se lever si tôt le jour de la Saint-Jean. Il s'éloigne et descend au pas de course le flanc abrupt de la colline. Les chardons et le cerfeuil sauvage atteignent presque un mètre de haut sur cette pente à quarante-cinq degrés. Il est obligé de se mettre sur les fesses dans les parties les plus raides pour éviter de chuter.

En essuyant la sueur de son front avec le bras, il reconnaît le léger parfum de Mera sur sa peau.

À cinq heures du matin, il s'est réveillé chez elle, dans son lit. Elle avait oublié de baisser les stores et le soleil lui était arrivé en plein visage.

Elle est restée immobile à ses côtés, le dos tourné contre lui. Anormalement immobile. Le trou noir à l'intérieur de lui s'est de nouveau

ouvert, cherchant à l'entraîner vers les zones glaciales, et l'a fait frissonner sous la couverture.

Il s'est collé à elle et a doucement posé la main sur sa poitrine pour sentir son cœur.

Tout était normal, sous sa peau douce et chaude. Des battements paisibles et réguliers.

Il a laissé sa main à cet endroit, a inspiré profondément et fermé les yeux. Mais ce n'est pas Mera qu'il a revue derrière ses paupières closes.

C'est Hebe. Cette femme à la beauté surnaturelle, qu'il connaît à peine. Ils ont dansé ensemble, dans de vieux bâtiments industriels transformés en boîtes de nuit improvisées, surchauffées.

Ils se sont touchés. Ils se sont regardés.

Il a dansé de la même façon avec beaucoup d'autres, qu'il a toujours oubliées. Mais pas elle. Pourquoi ?

Il a essayé d'effacer ce visage, mais il était resté gravé dans sa mémoire.

Il a touché l'anneau, senti le cœur de Mera battre sous sa main, mais Hebe refusait de disparaître.

Il avait essayé de la contacter au cours de l'hiver, juste après l'affaire de l'homme-lion¹, mais elle n'avait jamais répondu à ses SMS.

C'était tout aussi bien.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » a murmuré Mera, comme si elle avait perçu les tourments de son âme.

1. Voir *Leon*, l'enquête précédente de Zack, Gallimard, Série Noire, 2016. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Il l'a serrée encore plus près de lui. A effacé l'espace entre leurs corps.

« Ce n'est rien.

— Sûr ?

— Sûr. »

Il l'a embrassée dans le cou. A gardé les lèvres collées sur sa peau chaude.

La descente abrupte s'aplanit quand Zack s'approche du bosquet d'arbres qui sépare la colline de Hammarby des lotissements en contrebas. Il s'arrête et se retourne vers le sommet, une centaine de mètres plus haut.

Il n'a pas l'intention de prendre la longue route qui serpente jusqu'en haut, celle qu'empruntent les autres joggeurs.

Après quelques profondes respirations, il s'élançe.

Au début, la pente est si raide que ses chaussures glissent. Ses mains s'agrippent aux herbes folles et aux chardons épineux.

Quand ses mollets et ses cuisses commencent à protester, il pousse encore plus fort. Force son corps à continuer.

Force son cœur à s'emballer.

L'acide lactique paralyse presque tous ses muscles maintenant, mais il n'écoute pas la souffrance. Seulement son cerveau. Et celui-ci lui ordonne : *grimpe, grimpe !*

Sa vue s'obscurcit, mais pas question de s'arrêter. Quand il atteint enfin le sommet, il se met à rire malgré le goût du sang dans sa bouche et la douleur brûlante dans ses cuisses.

Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi fort. Aussi invincible.

Il faudrait qu'il rappelle son ancien entraîneur de karaté, Hiro *sensei*. Ce serait amusant de se mesurer à lui maintenant. De se tester pour de bon.

Peut-être réussirait-il à ne pas se faire humilier, comme la dernière fois.

Il regarde vers le nord, au-delà des tristes bâtiments industriels de Sickla, et plus loin encore, vers Djurgården et Lidingö. D'où il est, on aperçoit les premiers îlots de l'archipel.

Il songe à toutes les grandes villas sur les îles plus au large. À tous les homards et au champagne servis là-bas cette nuit, sur des nappes blanches. À toutes ces soirées alcoolisées dans les beaux salons.

Ce n'est pas son genre.

Pas davantage celui de Mera.

Quant à leurs opinions sur la Saint-Jean, ils sont du même avis, Dieu merci. Elle n'a pas gardé de bons souvenirs de cette grande fête du solstice d'été. Des beuveries qui dérapent, c'est tout.

Quand Allan, le père de Mera, buvait, il se métamorphosait, et de commerçant Ica¹ guindé devenait un pauvre bougre sentimental et pathétique. La soirée de la Saint-Jean était toujours la pire. Il aimait alors la serrer vraiment trop fort dans ses bras devant ses collègues invités, en déclarant :

1. Chaîne de supermarchés qui engrange de grands profits.

« Vous avez vu la fille canon que j'ai ! »

Zack jette un coup d'œil vers le bas de la piste de ski, couverte d'herbe en cette saison. Le groupe de jeunes gens qui s'échauffaient un peu plus tôt se dirige à présent vers les remonte-pentes.

Ils ont l'air d'avoir une vingtaine d'années. Les garçons ont des bras et des jambes musclés, les filles sont plus minces. Les brassards de running pour smartphones sont coordonnés à leurs tenues. Plusieurs membres du groupe portent des maillots moulants siglés au nom du Sthlm Triathlon Club.

Un homme à la tête rasée, vêtu d'un maillot bleu sans manches, semble être leur coach. Il vocifère des directives pour les motiver, tape dans ses mains, leur montre comment respirer et économiser ses forces.

Il leur explique sans doute comment, en tant que groupe, ils sont plus forts qu'individuellement.

Zack ne résiste pas à la tentation, il décide de descendre vers eux au pas de course et les rejoint bientôt.

Le groupe entier s'arrête comme un seul homme, tous regardent leurs oxymètres de pouls et leurs portables. Zack s'avance vers leur coach.

« Je peux me joindre à vous pour le prochain sprint ? Vous semblez avoir un bon rythme. »

Le coach le dévisage comme s'il avait mal entendu et se met à rire. Quelques-uns des garçons se regardent et secouent la tête. Des ricanements qui sous-entendent : *Vous n'avez aucune chance.*

« Si vous voulez, répond le coach d'une voix

indifférente. Suivez-nous ! On vous attendra au sommet. »

Ils s'alignent sur une seule file. Zack recule de quelques pas, le coach lui jette un rapide coup d'œil et crie :

« *Go !* »

Ils s'élancent à un rythme élevé. Zack se tient quelques mètres derrière le coach, le laisse prendre la tête pendant les cinquante premiers mètres.

À la première pente raide, il augmente la vitesse. En quelques secondes, il laisse les autres sur place. Il a trouvé son rythme et, dans la dernière moitié, il donne le maximum. Il imagine quelqu'un là-haut qui l'aide, qui le tire avec une corde invisible pour faciliter ses efforts.

Arrivé au sommet, il tape de la paume de sa main le dernier poteau du tire-fesses et se retourne. Celui qui le suit de plus près est un garçon au corps sec, mais il lui reste au moins vingt-cinq mètres à parcourir. Une jeune femme pas très grande aux cheveux tressés est derrière lui, suivie de près par le coach. Puis arrivent les autres, beaucoup plus bas.

Zack commence à redescendre avant que le coach n'ait atteint le sommet.

Une fois au pied de la colline, il ne fait pas de pause, mais réattaque immédiatement un nouveau sprint dans la montée. Il sait que les autres le regardent, ce qui décuple ses forces.

Quand il tape le poteau pour la deuxième fois, la bande du triathlon est encore en train de

reprendre son souffle. Ils ont tous l'air épuisés et contrariés.

Zack adresse un grand sourire au coach et redescend immédiatement au pas de course. Essaie de garder le dos droit et de ne pas laisser transparaître sa fatigue.

Quand il s'élançe pour la troisième fois, les triathlètes ont amorcé la descente. À son passage, ils s'écartent du tracé du tire-fesses. Le coach secoue la tête, rit et se met à applaudir. Les autres l'imitent.

« *Way to go, man !* crie quelqu'un. *Way to go !* »

Au sommet, dissimulé aux yeux des autres, Zack s'effondre et vomit d'épuisement. De la bile aigre lui monte à la gorge, il sait que ce n'est pas un signe de faiblesse mais de force. Une preuve de sa capacité à repousser ses limites.

Il reste étendu, le front posé par terre pendant un moment.

Il se rappelle en un éclair comment il gisait sur l'herbe d'une prairie il y a bien longtemps, alors qu'il n'était qu'un enfant, avec l'odeur du sang de quelqu'un d'autre. Il était dans le même état, n'avait plus la force de courir, mais ne pouvait pas s'arrêter. Ils étaient à ses trousses.

Il se remet debout et chasse ce souvenir. Les triathlètes, eux, descendent à leur rythme.

Il les suit des yeux.

Sur la route encore déserte, une voiture de sport noire se dirige vers la ville.

Il songe à Mera. À ses yeux, sa voix qui lui

annonce la surprise du jour. Comme si la journée d'hier ne suffisait pas.

Il aurait préféré éviter encore une surprise. Parce que ce qu'il aime chez Mera, c'est précisément qu'elle incarne quelque chose de solide dans ce monde qui ne cesse de se désagréger.

La coque en aluminium d'un bateau naviguant entre les îlots et les écueils fend la surface de l'eau brillante ce même matin.

Linus Jonsson bâille devant le tableau de bord, aperçoit deux grosses fientes de mouette sur le plexiglas de la cabine de pilotage et fait la grimace.

À trente ans, quand il est passé à un Buster XL, il s'est promis de ne jamais lever l'ancre sans avoir parfaitement nettoyé le bateau. Il ne lui a fallu qu'un mois pour rompre cette promesse.

Mais comment aurait-il pu faire autrement ce matin ? Il n'a dormi que trois heures. Et encore...

Le bateau manque de chavirer dans les remous d'un voilier à moteur et il sent les relents de la soirée de la veille remonter à une hauteur alarmante dans sa gorge.

Un coup d'œil sur l'horloge de bord. Huit heures moins le quart. Sera-t-il à temps au bureau à Nacka ? Peut-être. Sinon le patron risque de lui faire passer un sale quart d'heure.

Un sadique et un dingue, voilà ce qu'il est, ce foutu Pakistanais.

Comment peut-il exiger que ses employés soient à l'heure au travail après la fête de la Saint-Jean, uniquement parce que lui-même est resté chez lui la veille à bouffer du poulet tikka massala en ne buvant que du thé, avant de se masturber avec un nouveau rapport d'investissement sur des obligations grecques ? Après, il a dû s'essuyer la bite avec une putain de galette naan.

Cette caricature de son patron le fait bien marquer, même si de voir les râteliers de cannes à pêche qu'il a montés à l'intérieur du bastingage fin mai le met de nouveau en rogne. Toujours inutilisés.

Aura-t-il seulement des vacances cet été ?

Quelque chose de rond flotte sur l'eau devant le bateau. Il ralentit et se penche au-dessus du bastingage. C'est une couronne de fleurs fanées de la Saint-Jean ballottée par les vagues.

Sans trop comprendre pourquoi, son corps est parcouru d'un frisson. Il scrute les îlots dans les environs pour essayer de découvrir des indices d'une fête de la Saint-Jean. Il y a quelque chose sur la petite île à cent mètres à bâbord.

Dans le contre-jour et la forte réverbération sur l'eau, il a du mal à distinguer ce que c'est. On dirait des phoques.

Sur la pointe plus éloignée de l'île, un grand bateau à moteur est amarré, mais il ne voit personne.

Rien que ces phoques endormis.

Il ralentit encore, vérifie sur sa carte numérique.

D'après ce qu'il voit, il n'y a pas de haut-fond de ce côté.

Il quitte le chenal et se dirige vers l'île, en cherchant ses jumelles dans les compartiments de rangement les plus proches. Elles ne sont pas à leur place. Son fils a-t-il encore joué avec elles en oubliant de les rapporter par la suite ?

Il s'approche de l'île.

Se met debout.

Ce ne sont pas des phoques.

Putain de merde !

C'est quoi, ça, bordel ?

D'une main tremblante, il rétrograde, laisse le bateau au ralenti, et fouille dans sa poche pour sortir son téléphone.

L'hélicoptère de la police survole à grande vitesse un Stockholm désertique qui ne s'est pas encore réveillé après l'ivresse de la fête de la Saint-Jean.

Le casque de Zack a gardé un relent de la sueur de quelqu'un d'autre.

L'escapade avec Mera a dû être annulée, mais du moins a-t-il eu le temps de passer à la maison prendre une douche et se changer avant que le téléphone ne sonne.

Mera a vu dans les yeux de Zack que quelque chose de grave s'était passé avant même qu'il ne raccroche, et elle n'a pas protesté quand il est parti.

L'ombre de l'hélicoptère passe rapidement au-dessus des rues à la circulation clairsemée et aux boutiques fermées.

Zack regarde Deniz harnachée dans une ceinture de sécurité à quatre points, face à lui.

Elle semble déterminée et il voit les muscles de sa mâchoire se tendre sous la peau fine.

Cela fait longtemps, il le sait, qu'elle attendait qu'il se produise un événement spectaculaire, et il semble bien que ce soit le cas. Depuis sa rupture avec Cornelia au printemps, elle a besoin de se jeter à fond dans autre chose, pour ne pas penser.

De son propre chef, elle a proposé d'être de garde tout le week-end de la Saint-Jean. Elle est restée seule chez elle la veille au soir, n'ayant aucune envie de retrouver ses amies et d'entendre leurs bavardages sur le détournement de l'esprit de la Gay Pride.

Mais avait-elle vraiment souhaité se retrouver face à une affaire aussi horrible ?

Zack repense à l'appel au secours qu'ils ont reçu, après lequel ils se sont précipités à l'héliport :

« Bordel de merde, c'est un truc de malade. C'est comme si un putain de Breivik¹ était passé par là et avait... Et maintenant les mouettes aussi s'en prennent à eux. Il faut venir ici tout de suite, à Kopparkobben. »

L'Unité spéciale avait été immédiatement alertée.

C'était pour ce genre de cas que cette petite unité spécialisée avait été créée. Une équipe de six personnes qui n'auraient pas à traiter d'infractions ordinaires, mais d'affaires plus difficiles,

1. Anders Behring Breivik, le terroriste norvégien responsable des attentats du 22 juillet 2011 à Oslo et Utøya (qui a fait 77 morts dont 69 jeunes tués de sang-froid lors d'un camp du parti travailliste sur l'île).

voire extrêmes. Elles avaient pour mission de les résoudre au plus vite, avec professionnalisme et efficacité, et pouvaient compter sur des ressources supplémentaires, au cas par cas.

Zack jette un coup d'œil à travers la vitre, voit le quartier verdoyant de Gärdet et le port de Värtahammen, où sont alignés les ferries de Silja Line en partance pour la Finlande.

L'hélicoptère survole à présent l'île de Lidingö. De vastes toitures, des piscines dans les jardins.

Au nord-est de l'île s'étend une propriété s'apparentant à un palais. Un voilier et un bateau à moteur sont amarrés au ponton et trois sculptures en bronze bordent la place pavée entre le triple garage et la maison principale. Étale comme un miroir d'eau, la grande piscine tout en longueur comporte au fond une mosaïque représentant une déesse vêtue de blanc avec une pomme dans une main et un sceptre d'or dans l'autre.

Zack sent Deniz saisir sa main. La tirer vers elle si brusquement qu'il est obligé de se pencher.

« C'est quoi, ça ? demande-t-elle, fixant la bague, puis son collègue. Ça alors ! Je suis complètement... C'est arrivé quand ? »

Le rouge monte aux joues de Zack.

« Hier soir. »

Deniz desserre sa ceinture pour l'embrasser sur la joue. La voix du pilote crachote dans leurs casques.

« Arrêtez de remuer là-derrrière. Vous voulez qu'on se crashe ? »

Deniz se rassied correctement sur son siège et reboucle sa ceinture.

« C'était seulement l'amour fou qui faisait monter l'hélicoptère vers le septième ciel », dit-elle dans le microphone intégré de son casque en adressant un clin d'œil à Zack.

« Si j'avais voulu transporter des passagers qui se bécotent, j'aurais été chauffeur de taxi », réplique le pilote.

Zack rigole. Regarde Deniz, aux yeux si pleins de chaleur.

Il cache le micro de sa main et lui dit :

« Tu es la meilleure.

— Je le sais bien », répond-elle.

Zack regarde à nouveau par la vitre.

Ils survolent l'eau maintenant.

Des îlots et des rochers défilent sous eux.

Pas beaucoup de bateaux dans le chenal. Les gens doivent rester au lit dans leurs résidences secondaires avec la gueule de bois, se dit Zack.

« Deux minutes avant l'atterrissage », annonce le pilote. Apparemment, il n'y aura pas de problème pour se poser sur les rochers.

« OK », répondent Zack et Deniz presque simultanément.

L'hélicoptère amorce la descente et Kopparkobben apparaît dans le champ de vision de Zack. Il distingue trois bateaux alignés. Un de la police, un hors-bord avec une coque en aluminium et un yacht aux lignes aérodynamiques qui doit coûter des millions.

C'était une excursion en bateau que Mera avait

« Le polar nordique compte un nouveau héros. »

ABEL MESTRE, *LE MONDE DES LIVRES*

Bambi

Une enquête de Zack Herry

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR HÉLÈNE HERVIEU

Des adolescents, réunis sur une île pour fêter la Saint-Jean, sont retrouvés massacrés au petit matin. Les premières conclusions ne se font pas attendre : sous l'emprise d'une nouvelle drogue de synthèse hallucinogène, ils se sont entretués sauvagement. Pour l'inspecteur Zack Herry, enfin libéré de ses addictions et vivant un amour apaisé avec sa fiancée, il faut à tout prix découvrir qui fabrique cette drogue aux effets dévastateurs surnommée « Bambi ». Il ne se doute pas que cette enquête va bouleverser sa vie et le pousser aux portes de la folie...

MONS KALLENTOFT & MARKUS LUTTEMAN

Mons Kallentoft et Markus Lutteman, nés respectivement en 1968 et 1973, sont tous deux journalistes et écrivains.



Bambi
Mons Kallentoft & Markus Lutteman

Cette édition électronique du livre
Bambi de Mons Kallentoft & Markus Lutteman
a été réalisée le 7 octobre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072841484 - Numéro d'édition : 347735).
Code Sodis : U23804 - ISBN : 9782072841521.
Numéro d'édition : 347739.